

Par-delà l'Atlantique – Jazz-band roi

Charles DU BUS DE WARNAFFE (*L'Impartial*, vol. 46, n° 13 864, 18 mars 1926, p. 1)

Suisse

Créé à la Chaux-de-Fonds en 1882, *L'Impartial* fait partie des quotidiens les plus lus en Suisse, particulièrement dans le canton de Neuchâtel. L'article qu'y publie le juriste belge Charles du Bus de Warnaffe (1894-1965) s'intéresse aux questions liées au droit du travail aux États-Unis, un thème cher à ce membre actif du Parti Catholique et futur ministre belge. C'est dans ce contexte que Du Bus de Warnaffe consacre la seconde partie de son texte au jazz, dont il décrit l'importance socio-économique dans le monde musical new yorkais. L'étonnement dont témoigne Du Bus de Warnaffe est d'autant plus ironique qu'il ne tient pas le jazz en haute estime.

Seigneur, protégez-moi de mes amis...

Il y a, aux États-Unis, huit millions de femmes salariées ou appointées.

Une législation spéciale régleme le travail féminin et protège celles qui s'y livrent contre les abus de tous genres.

Cela part d'un très bon naturel.

Mais cela ne plaît guère à beaucoup de salariées américaines.

« Défendez-nous, s'écrient-elles, défendez-nous contre nos insupportables protecteurs. Ces encombrants mêle-tout nous ont dotées de lois limitant nos heures de travail, prohibant le travail aux femmes mariées, nous interdisant l'accès de certaines industries – et le reste. C'est injuste. Des lois semblables ne frappent pas les hommes qui, de ce fait, nous font une concurrence déloyale et sans gloire ».

Et des dames lèvent l'étendard de la protestation. (Quelle bonne image !).

Elles veulent un amendement à la Constitution fédérale. Le droit de suffrage, qu'elles exercent depuis cinq ans, ne leur suffit plus. C'est un

joujou déjà usé. Maintenant, elles exigent dans la Constitution, l'affirmation de l'égalité parfaite des droits de l'homme et de ceux de la femme.

À l'occasion d'un congrès qu'elles ont tenu à Washington le mois dernier, elles se sont rendues en cortège à la Maison Blanche, porteuses de grandes bannières.

Le président Coolidge a répondu à leur démarche par une gentille petite lettre, où il leur rappelle entre autres que « la femme ne peut esquiver la responsabilité de la maternité, ni celle d'un foyer ; l'ouvrière est une future mère, ou elle est mère, et comme telle a droit à des égards spéciaux. Des millions d'ouvrières doivent être des bâtisseuses de foyers. Notre existence nationale est fondée sur la stabilité du foyer américain, et la nation ne peut être forte qu'à condition que ses femmes le soient ».

Le ministre du Travail l'avait déjà laissé entendre à ces dames : « La santé des ouvrières influe sur l'avenir de la race. Cette seule considération prime le droit individuel qu'aurait toute femme de travailler quand et comment elle l'entend sans souci des conditions dans lesquelles elle le fait ».

M. Coolidge et son secrétaire du Travail sont des sages.

Jazz-Band-Roi

La jazzomanie ne cesse pas de sévir par-delà l'Atlantique. La folie y a pris, au contraire, une ampleur nouvelle et... inquiétante. À New York seulement. 25 000 musiciens (?) professionnels, et 2 000 musiciennes (?) passent leur temps à exhaler leur souffle dans des saxophones. Ces artistes sont répartis dans deux ou trois mille orchestres.

Soixante-quinze grands théâtres ont des orchestres qui sacrifient au dieu jazz ; 550 cinémas ont des orchestres qui ne jouent presque que du tintamarre syncopé ; plus de cent hôtels ont des orchestres jazzomanes ; 250 cabarets de nuit n'entendent que le jazz ; des centaines de clubs n'admettent que le jazz¹.

Jazz band est roi, et New York paye 50 millions de dollars par an pour se faire écorcher les oreilles. Or, comme le jazz n'est jamais que

¹ Bien qu'impossibles à vérifier, puisque Du Bus de Warnaffe ne cite aucune source, ces chiffres montrent que l'« omniprésence » du jazz, véritable *topos* du discours francophone sur cette musique, n'est pas uniquement un phénomène parisien ou européen.

l'accessoire de divertissements beaucoup plus chers, on peut se faire une modeste, très modeste idée des fortunes qu'engouffre « Gay New York ».

Mais ce n'est point le moment de philosopher.

Je disais donc que le jazz sévit avec une intensité malade, et que les principaux chefs d'orchestre sont en train d'amasser des fortunes.

Il y a, à l'heure actuelle, deux rois du jazz. L'un s'appelle Whiteman² et l'autre Lopez³.

Un richissime et maboulistime yankee, désireux de donner à l'une de ses soirées un éclat exceptionnel, se paya le luxe d'engager deux orchestres sous la direction des deux as. Installés chacun à une des extrémités de la vaste salle de bal, un des nids à vacarme menait la danse dès que l'autre donnait des signes d'épuisement. Ce bruit coûta à notre ami l'amphitryon la bagatelle de 12 000 dollars⁴. Mais pour du beau bruit, c'était du beau bruit, et vous conviendrez avec moi, chère madame, que lorsqu'on veut avoir quelque chose de transcendant, il faut savoir y mettre le prix, sans lésiner.

Whiteman et Lopez sont inquiets.

Un jeune astre se lève entre les deux étoiles. Jeune : 19 ans. Et pas le premier venu : Rogyer Wolf Kahn [*sic*], fils du célèbre Otto H. Kahn⁵, le

² Paul Whiteman (1890-1967), est un altiste et chef d'orchestre étatsunien formé à la musique classique. Musicien du rang dans le San Francisco Symhponic Orchestra, il forme son propre orchestre de danse en 1918. Les enregistrements qu'il réalise pour la Victor Talking Machine Company (la plus importante firme discographique aux États-Unis) fait de son orchestre le principal représentant du jazz dans les années 1920. Sa réputation, aussi importante aux États-Unis qu'en Europe, où sa première tournée a lieu en 1926, fait grand bruit et suscite de nombreux articles. Sa musique, qui privilégie les arrangements sophistiqués à l'improvisation individuelle, a suscité l'admiration de nombreux musiciens de jazz dans les années 1920. Dans son autobiographie Duke Ellington a dit de lui que « personne n'a encore porté ce titre avec autant de conviction et de dignité » (Ellington 1973, p. 103, traduction de l'éditeur).

³ Vincent Lopez (1895-1975) est un pianiste et chef d'orchestre étatsunien. Son orchestre de danse, fondé en 1917, devient l'un des plus célèbres aux États-Unis grâce à ses retransmissions radio dont Lopez a compris dès 1921 qu'elles lui permettraient d'obtenir une grande notoriété. Dans les États-Unis des années 1920, seul l'orchestre de Whiteman a pu connaître un succès équivalent. En Europe, toutefois, Lopez est resté moins connu que son concurrent.

⁴ Cette somme équivaut à environ 175 000 dollars US de 2020 (voir <https://www.officialdata.org/us/inflation/1926?amount=12000>, consulté le 18 octobre 2020).

⁵ Roger Wolfe Kahn (1907-1962) est issu d'une riche famille de banquiers originaire d'Allemagne. Son père, Otto Hermann Kahn (1867-1934) était l'un des mécènes en vue de New York, notamment pour la musique classique. Après avoir étudié cette musique, et le violon en particulier, Roger Wolfe Kahn se tourne en 1923 vers la musique de danse et s'initie à de nombreux instruments, dont le saxophone, le piano et la batterie. Son sens des affaires (qui l'amena à fonder un système d'orchestres franchisés) ainsi que sa capacité à s'entourer des meilleurs musiciens de l'époque (Red Nichols, Jack Teagarden ou encore Joe Venuti, pour n'en citer que quelques-uns) firent de lui l'un

grand financier new yorkais. Il n'y a pas de sot métier, n'est-ce pas. Le jeune Kahn cherche à réussir dans sa voie, comme son honorable père a réussi dans la sienne. Et il n'est pas trop malheureux dans ses débuts. Il gagne déjà plus que le président des États-Unis.

Il dirige l'orchestre le plus cher des États-Unis (et d'aucuns disent le meilleur), en contrôle une douzaine d'autres, compose des airs, écrit des chansons, et rêve de mettre sur pied un club ultra sélect où, avant tous autres agréments, on aurait celui de payer cinq dollars pour le couvert seul. Si d'aventure vous passez par New York, ne manquez pas d'aller admirer Kahn junior dans l'exercice de ses fonctions de chef d'orchestre. C'est au Biltmore⁶, deux fois par jour, qu'il gesticule. N'oubliez pas, pour la circonstance, de vous munir de quelque argent.

des musiciens étatsuniens les plus réputés et, surtout, les mieux payés des années 1920, ce que la presse ne manqua pas de faire savoir.

⁶ Du Bus de Warnaffe fait référence à l'hôtel Biltmore, ouvert en 1913 à Manhattan, sur Madison Avenue. En 1926, l'orchestre de Roger Wolfe Kahn est la formation en résidence dans le dancing de cet établissement de luxe.

Bibliographie

Ellington, Duke (1973), *Music Is My Mistress*, New York, Da Capo Press.

Rayno, Don (2003), *Paul Whiteman. Pioneer in American Music. Volume I : 1890-1930*, Lanham, Scarcrow Press.